



Journées Québécoises — Littérature québécoise

Université de Bohême du Sud de České Budějovice, Université Charles,
Université Masaryk, Association Gallica.



Filozofická
fakulta
Faculty
of Arts

Jihočeská univerzita
v Českých Budějovicích
University of South Bohemia
in České Budějovice



MUNI
ARTS



EUROPEAN UNION
European Structural and Investment Funds
Operational Programme Research,
Development and Education



Jeudi 29 avril et Vendredi 30 avril 2021

visioconférences – zoom (le lien sera envoyé trois jours avant le colloque)

15.00 – 21.00 : heure centre-européenne

9.00 – 15.00 : heure montréalaise

L'actualité, certes, nous ramène au temps des pestes noires, mais qui est aussi, ne l'oublions pas, celui de *Décameron* de Boccace. Si la grippe dite espagnole a emporté Apollinaire, elle n'a pas effacé sa poésie. La création résiste.

Nous ne disposons pas de dix journées, ni d'une villa à proximité de Florence. Ce sera sans doute pour une autre fois, non à Florence, mais à Český Krumlov où les Journées Québécoises avaient été programmées. C'est promis pour 2022.

En attendant, nous avons l'avantage de pouvoir nous réunir autour de nos écrans zoomés. Nous sommes heureux de pouvoir vous rencontrer.

Organisateurs

Première Journée - Imaginaire de la fin

Jeudi 29 avril

14.30 – mise en place du réseau

14.45 - ouverture

15.00-16.00

Jean-François Chassay (UQAM)

Un imaginaire de la fin « américain » : une mort typiquement québécoise

Apocalypses

16.15-18.15

Doris Eibl (Université d'Innsbruck)

Mémoires du futur. L'autre de l'utopie dans *Oscar de Profundis* (2016) de Catherine Mavrikakis

Diane Bélisle-Wolf (Université Johannes Gutenberg, Mayence)

Littérature Contemporaine et Fictionalisation du 11 Septembre : *La Ground Zero Fiction* au Québec

Petr Kyloušek (Université Masaryk)

Une dystopie abhumaniste : le cas de J.D. Kurtness et de Christiane Vadnais

Pause 18.15-18.45

Imaginaire de l'(in)humain

18.45-20.45

Milena Fučíková (Université Charles)

Traduire le centre par la nuit et la périphérie par le jour ? Quelques remarques à propos des poèmes « Les offensés », « Nuit d'été » et « Soleil dérisoire » d'Anne Hébert de 1992.

Hana Rozložníková

Louise Dupré ou le déclin, la décadence, la reconstruction, la renaissance

21.00 Conclusion de la journée

Deuxième Journée – Une littérature qui se fait

Vendredi 30 avril

14.45 - mise en place du réseau

15.00-16.00

Michel Biron (Université McGill)

Tout recommence en 2000. Réflexions sur le roman québécois récent

Ressources

16.15-18.15

Eva Voldřichová Beránková (Université Charles)

Hegel état-il un Canadien ? Aspects identitaires dans la réception nord-américaine du philosophe

Patrick Imbert (Université d'Ottawa)

Récit de soi et tendances transculturelles dans la littérature québécoise

Květuše Kunešová (Université de Hradec Králové)

Les univers de Dany Laferrière : Paris-roman

Pause 18.15-18.45

Écritures et réécritures

18.45-20.45

Hans-Jürgen Lüsebrink (Université de la Sarre)

887 de Robert Lepage – constructions (auto-)biographiques et traductions intermédiatiques d'un récit de vie

Adina Balint (Université de Winnipeg)

Poétique de la mobilité dans la littérature québécoise contemporaine

Dalibor Žila (Université Masaryk)

Gabriel Marcoux-Chabot et sa *Scouine* revisitée : La réécriture moderne du roman d'Albert Laberge

21.00 – Clôture du colloque

Résumés

Jean-François Chassay (UQAM)

Un imaginaire de la fin « américain » : une mort typiquement québécoise

Cette conférence voudrait prendre en compte deux phénomènes et poser une hypothèse qui serait à la jonction de l'une et de l'autre. Le premier relève de ce qu'on pourrait appeler succinctement un imaginaire de la fin. Dans le cas de l'imaginaire de la fin, il concerne des représentations d'un monde sur le point de finir, la pensée d'une traversée, d'un basculement vers un impensable; la transformation radicale pour le sujet de son propre univers, au point d'envisager un phénomène ontologiquement inadmissible, à savoir son propre effacement du réel. Mais cela se fait toujours à l'intérieur d'un cadre discursif et sémiotique singulier.

Quand on parle d'imaginaire, le génitif est important. Il s'agit toujours de l'imaginaire « de » quelque chose. Mon propos vise à repenser l'imaginaire de l'Amérique (ou de l'américanité, et plus précisément de l'américanité états-uniennes, vu du Québec) à l'aune de l'imaginaire de la fin. On le sait, le rapport du Québec aux États-Unis n'a jamais été simple, souvent conflictuel, pour des raisons qui diffèrent au fil de l'histoire. Le Québec n'est pas le seul endroit, peu s'en faut, où le rapport aux États-Unis est conflictuel. Le pouvoir provoque toujours cet effet. Cependant, la proximité géographique – et dès lors sociale, culturelle, psychologique aussi bien que politique – a des effets particuliers.

Mon hypothèse est que plus la place des États-Unis devient importante au plan diégétique aussi bien qu'au plan discursif et intertextuel, et c'est particulièrement vrai depuis 30 ou 35 ans, plus l'imaginaire de la fin y est présent.

Michel Biron (Université McGill)

Tout recommence en 2000. Réflexions sur le roman québécois récent

« Tout recommence en 1940 », écrivait Jacques Ferron. « Une tradition à inventer », affirmait ensuite Georges-André Vachon dans une conférence célèbre, prononcée à l'Université de Montréal en 1968. « Mort et naissance de la littérature québécoise », poursuit Pierre Nepveu en 1988, dans un des essais les plus influents sur la littérature québécoise dite contemporaine. « Renaissance québécoise », lit-on en 2008 dans *Le Monde des livres*, où un critique s'émerveille de la soudaine multiplication de nouvelles maisons d'édition littéraire. De vingt ans en vingt ans, la littérature québécoise ne cesse ainsi de mourir et de recommencer. Cette conférence visera à prendre la mesure de ce « commencement perpétuel » (de Saint-Denys Garneau) depuis 2000, en mettant l'accent sur les œuvres plutôt que sur les phénomènes institutionnels.

Doris Eibl (Université d'Innsbruck)

Mémoires du futur. L'autre de l'utopie dans *Oscar de Profundis* (2016) de Catherine Mavrikakis

Dans sa fiction dystopique *Oscar de Profundis* (2016), Catherine Mavrikakis met en scène une société qui, à la fin du XXI^e siècle, est depuis longtemps transformée par les conséquences du changement climatique, la digitalisation et les menaces épidémiques. Le Canada n'existe plus, et Montréal n'est qu'une ville parmi d'autres dans un État mondial où toutes les structures sociales ont été démantelées et toute étincelle de vie intellectuelle indépendante est aussitôt étouffée. Les nantis vivant dans des ghettos de sécurité dans la périphérie métropolitaine, les démunis se disputent, dans une lutte impitoyable pour la survie, les artères et ruelles du centre-ville de Montréal. Alors qu'une nouvelle « maladie noire » fait de plus en plus de victimes et la ville est mise en quarantaine, une rencontre inattendue et brève entre riches et pauvres ne peut rien contre l'aliénation foncière entre les classes et les individus.

Dans l'espace fictif d'un futur hostile, la dystopie de Catherine Mavrikakis, bordée de références intertextuelles, explore un éventail de thématiques propre au genre dystopique (le contrôle de l'État sur la liberté individuelle, les excès du capitalisme mondial, l'exploitation destructrice des ressources, le changement climatique, les pandémies, la fracture de la société). Les frontières entre fiction et réalité présente y sont parfois si perméables que le scénario prophétique du roman a la qualité d'une « mémoire du futur » où l'autre de l'utopie révèle aussi des stratégies de sortie précisément à travers la vision collapsologique développée. Ma communication se propose d'explorer comment, à partir de l'exemple des deux personnages principaux, Oscar de Profundis et Cate Bérubé, la préservation et la révolte sont esquissées, dans la fiction de Catherine Mavrikakis, comme des attitudes qui offrent aux lecteurs des points de repère pour faire le bilan critique de leur présent.

Diane Bélisle-Wolf (Université Johannes Gutenberg, Mayence)

Littérature Contemporaine et Fictionalisation du 11 Septembre : La *Ground Zero Fiction* au Québec

Les événements du 11 Septembre 2001 ont marqué d'une façon décisive le début du millénaire. À l'ère de la mondialisation, on a pu assister en direct à l'effondrement des tours jumelles via les images télévisées. Les répercussions se font sentir ensuite autant dans les sphères politique et économique que dans les sphères sociale et culturelle. En ce qui concerne la littérature, une abondante production littéraire voit le jour à l'échelle internationale. Voisin des États-Unis, le Québec réplique immédiatement : ce que l'on a surnommé le 9/11 influence dès lors l'imaginaire de ses romanciers.

La présente analyse abordera trois romans québécois publiés suite aux attentats terroristes : *Les Moines dans la Tour* (2004) de Roch Carrier, *Onze* (2011) d'Annie Dulong, et *Un Onze Septembre* (2018) d'André Ferron. Cette communication s'interrogera dans un premier temps sur ce qui constitue le caractère québécois, la « québécoité », des textes étudiés : existe-t-il un angle d'approche propre au Québec suite à l'effondrement des tours jumelles ? Dans une perspective transnationale, quels sont les éléments qui permettent de différencier ces écrits des productions littéraires américaines, françaises ou britanniques traitant du même sujet ? Peut-on parler d'une mémoire collective commune ? Elle explorera ensuite l'imaginaire culturel du 11 Septembre et la façon dont celui-ci est reflété dans la représentation esthétique des œuvres analysées. Puis pour conclure : comment s'inscrivent ces romans dans le paysage actuel de la littérature québécoise ?

Petr Kyloušek (Université Masaryk)

Une dystopie abhumaniste : le cas de J.D. Kurtness et de Christiane Vadnais

Peut-on considérer l'éthos comme un des éléments constitutifs de l'écriture ? Peut-il nous expliquer à lui seul la différence entre l'optimisme fondamental des découvreurs de Jules Verne et l'abatement émanant des nombreux récits dystopiques qui abondent dans la littérature québécoise et canadienne des trois décennies écoulées ? De quoi se compose-t-il ? Se réduit-il à la thématique ? Ou bien y a-t-il d'autres procédés, et à quel niveau structurel, qui participent à la tonalité du message ? Ce sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre en présentant deux dystopies récentes — *Aquariums* (2017) de J. D. Kurtness et *Faunes* (2019) de Christiane Vadnais — qui semblent se démarquer par leur éthos abhumaniste des apocalypses et dystopies du discours majoritaire.

Milena Fučíková (Université. Charles)

Traduire le centre par la nuit et la périphérie par le jour ? Quelques remarques à propos des poèmes « Les offensés », « Nuit d'été » et « Soleil dérisoire » d'Anne Hébert de 1992.

En rapport direct avec la thématique de ces journées québécoises, nous montrerons comment l'interprétation des poèmes « Les offensés », « Nuit d'été » et « Soleil dérisoire » d'Anne Hébert (recueil au titre évocateur *Le jour n'a d'égal que la nuit* de 1992) indique une affinité profonde entre l'écriture poétique de la romancière québécoise et les grands principes sur le régime diurne de l'image formulés par Gilbert Durand dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. L'esthétique littéraire d'Anne Hébert, sa poétique, est très personnelle. À partir de quelques exemples tirés des poèmes de son dernier recueil, nous proposons une lecture de son imaginaire et nous les comparerons avec les notions mises en œuvre par L'École de Grenoble. Notre réflexion portera en priorité sur les points suivants :

1. La langue poétique d'Anne Hébert, venue de la périphérie québécoise, est-elle représentée par le jour ?

2. L'imaginaire de la nuit : vers la vision intérieure

3. Ville diurne/ville nocturne : l'incertitude des murs face à l'enracinement dans la parole

Ce sont certains de ces problèmes que nous voudrions examiner ici : images suggérées par la poétesse québécoise quand elle veut en particulier dans le texte poétique faire alterner les deux régimes - celui du jour et celui de la nuit. L'imaginaire d'un centre français et d'une périphérie québécoise pose des problèmes tout aussi délicats quand il s'agit de passer d'une langue poétique française monotone très claire à une langue essentielle, très pure, et rythmée dont l'écriture se forge à travers une tradition littéraire moderniste (en vers libres) et contemporaine (sans cesse en quête de refus de toute définition). Il conviendra d'analyser aussi bien l'usage du topos de la ville (du passé et du présent) dans ces trois poèmes datant de 1992 que certains éléments de l'imaginaire personnel mis en œuvre par la voix lyrique de la poétesse-romancière québécoise.

Hana Rozlozsniková

Louise Dupré ou le déclin, la décadence, la reconstruction, la renaissance

La jeune histoire de la société québécoise témoigne du rythme rapide des transformations suscitées par les conditions d'inscription d'une culture ancienne sur un continent neuf. La société québécoise, désormais américaine, est détachée des modèles européens qui lui ont donné historiquement et linguistiquement naissance. Ce qui nous intéresse dans ce vaste contexte particulier, c'est une réflexion sur la position et le rôle de la poète, romancière, professeure et essayiste Louise Dupré qui dépassent les frontières québécoises. Effectivement, son œuvre *Plus haut que les flammes*, née un an après la visite des anciens camps d'extermination d'Auschwitz et de Birkenau, nous noue « *la gorge dès les premières lignes, pour (nous) conduire à plus de dignité, plus de courage, plus d'efforts pour inventer la joie.* » Notre but est de relever les techniques d'écriture qui permettent d'y parvenir y qui passent par les étapes suivantes : par le déclin, la décadence de l'humanité qui ont causé la mort des enfants disparus dans les camps, par la reconstruction et la renaissance de l'humanité – liées à notre mission de « *trouver des échelles plus hautes que les flammes* » afin de réapprendre à danser, à vivre. Car « *la vie n'est pas seulement un enfer* ». Ainsi ce livre n'est-il pas seulement un livre sur la douleur, mais aussi un livre sur l'amour et l'espoir.

Eva Voldřichová Beránková (Université Charles)

Hegel état-il un Canadien ? Aspects identitaires dans la réception nord-américaine du philosophe

Assez significativement, sur les dix plus grands penseurs hégéliens de notre temps, quatre vivent à Montréal. Tandis que Charles Taylor puise, dans certains concepts lancés par le philosophe allemand, des remèdes aux crises politiques et écologiques planétaires, Roberto Miguelez, lui, s'en sert pour repenser l'identité québécoise après la Révolution tranquille. Yvon Gauthier a récemment soumis l'œuvre hégélienne à une réinterprétation radicale, fondée sur la

linguistique et la logique du langage, pour en actualiser le contenu et le rendre accessible au large public « de tous les Canadiens intéressés ». Et finalement, en 2018, Jean-Luc Gouin a entrepris de relire Hegel à travers les œuvres de certains écrivains (Réjean Ducharme), poètes et chanteurs (Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Pierre Perrault, Gaston Miron, Luc Plamondon, Diane Dufresne), cinéastes (Pierre Falardeau), intellectuels (Pierre Bourgault, Pierre Vallières, Pierre Vadeboncœur) et hommes politiques (Jacques Parizeau) québécois. Son étude *Hegel. De la Logophonie comme chant du signe* mobilise, une fois de plus, rien moins que toute l'histoire du pays pour illustrer la thèse hégélienne selon laquelle « [tout] ce qui est rationnel est réel, et [tout] ce qui est réel est rationnel ». À ces études académiques s'ajoutent des centaines d'articles journalistiques qui, pratiquement tous les jours, argumentent par Hegel lors des polémiques socio-politiques, mais aussi littéraires ou esthétiques. Si le temps limité de la présentation ne permettra pas d'analyser les origines de cet étrange engouement canadien pour Hegel, elle s'attachera à ses manifestations pratiques, ainsi qu'aux spécificités de la réception canadienne du philosophe.

Patrick Imbert (Université d'Ottawa)

Récit de soi et tendances transculturelles dans la littérature québécoise

Les transformations dans les Amériques favorisent un questionnement sur les identités culturelles. Comment alors penser la (re)définition de l'identité au Québec? Après avoir défini la transculture (Welsch, Benessaïeh), on se consacrera à ses représentations dans des récits de soi québécois contemporains. On lit beaucoup de textes critiques qui soulignent que les immigrant.es sont nostalgiques. On souligne moins les désirs de ces immigrant.es de participer activement au développement de la nouvelle société où ils ou elles se sont installé.es. Pourtant, de nombreux récits de soi, comme ceux de Dany Laferrière (*Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo*), Kim Thúy (*Ru*), Alejandro Saravia (*L'homme polyphonique*), soulignent cette visée et une influence positive réciproque. Finalement, on se demandera si, dans le contexte actuel, tout écrivain comme le souligne Pierre Ouellet dans *L'esprit migrant*, n'est pas un migrant en ce sens que la transculture marque l'écriture littéraire. Celle-ci ne représente plus un support privilégié de légitimation canonique pour les États-Nations mais un rêve de nomadisme menant les personnages à s'affirmer comme s'appartenant. C'est ce qu'on constate par exemple chez Yvon Rivard dans *Le siècle de Jeanne* ou David Goudreault dans *Ta mort à moi*.

Květuše Kunešová (Université de Hradec Králové)

Les univers de Dany Laferrière : Paris-roman

Dans le roman *Autoportrait de Paris avec chat* (Boréal, 2018), Dany Laferrière, écrivain de la périphérie, gagne le centre. La communication se veut un questionnement concernant l'univers ou plutôt les univers (et leurs centres) que Dany Laferrière crée dans ses textes. « Mon cœur est à Port-au-Prince, mon corps à Miami et mon âme à Montréal » - a-t-il affirmé plusieurs fois lors des interviews. L'analyse du roman *Autoportrait de Paris avec chat* s'interroge sur le rapport de Laferrière envers Paris qui représente un nouveau point d'ancrage dans sa vie. En considérant Paris moins une ville qu'un « roman », Dany Laferrière dépasse les frontières géographiques et linguistiques ainsi que littéraires et artistiques. Le temps s'efface dans sa vision de la ville dont les multiples visages sont réactualisés. Dans les yeux de l'auteur, Paris réapparaît comme un centre imaginaire et une source d'inspiration des créateurs depuis le Moyen âge. La communication a pour but de démontrer dans quel sens cette « dérive » parisienne ouvre de nouvelles perspectives au message de l'œuvre de Laferrière.

Hans-Jürgen Lüsebrink (Université de la Sarre)

887 de Robert Lepage – constructions (auto-)biographiques et traductions intermédiatiques d'un récit de vie

La pièce de Robert Lepage intitulée 887 qui sera au centre de la communication proposée, sera questionnée et analysée sous un triple angle :

- D'abord sous à travers son objectif de présenter une mise en scène autobiographique, et plus particulièrement autofictionnelle de la vie de Robert Lepage qui est née en 1957 à Québec et qui représente aujourd'hui le metteur en scène (de pièces de théâtre et de films) le plus renommée du Québec sur le plan international, intégrant à la fois le local et le global, la 'petite histoire' personnelle et la 'grande histoire' (avec un grand « H ») du Québec dans le contexte mondial ;
- Ensuite, à travers les trois supports dans lesquels le récit autobiographique et autofictionnel de Lepage est ancrée : la pièce de théâtre performée et mise en scène disponible, au moins à travers des extraits sur internet, mais ne représentant qu'une étape du processus de mise en scène sans cesse en évolution ; puis le 'texte' de la pièce, publié en 2016 avec une préface du metteur en scène de film québécois Denys Arcand et de manière programmatique, avec l'emblématique poème *Speak White* de Michèle Lalonde de 1974 ; et, enfin, la republication du texte (ou plutôt d'un état du texte) de la pièce 887 avec des illustrations de Steve Blanchot qui donne au texte la structure et la forme d'un roman graphique (*graphic novel*) .
- Enfin cette communication visera à penser et à analyser les relations intermédiatiques entre ces différents supports du récit de vie de Robert Lepage auxquels s'ajoutent des textes annexes et complémentaires comme l'album *Ma Ville, mon 400* (2009) , publié suite au grand spectacle mis en scène par Lepage à l'occasion du 400^e anniversaire de la ville de Québec en 2008, et des interviews données par Lepage dans lesquelles il commente et interprète sa pièce 887.

La communication vise ainsi à montrer, à partir d'un corpus précis, comment la 'littérature' québécoise s'ancre, dans certaines de ses productions esthétiques les plus avancées, dans la culture médiatique moderne et ses multiples supports qui impliquent des processus de traduction et de transposition complexes et innovateurs.

Adina Balint (Université de Winnipeg)

Poétique de la mobilité dans la littérature québécoise contemporaine

Il existe une relation de complémentarité entre la mobilité culturelle (W. Moser) et la mobilité poétique au sens de la naissance d'un « esprit migrateur », selon Pierre Ouellet. Les deux notions s'appliquent principalement aux contextes de déplacements, de migrations, d'exils et de métamorphoses. En même temps, la notion de mobilité s'inscrit dans le cadre des nouvelles configurations du récit de soi : le récit de la mobilité a pour fonction de cerner de quelle manière un sujet est en mesure de circonscrire une identité propre dans l'espace. En témoigne l'apparition, depuis une vingtaine d'années, de récits de soi littéraires qui mettent l'accent sur le déplacement, et où interviennent des figures de l'hybridité culturelle. Par l'analyse comparatiste de *La Femme qui fuit* d'Anaïs Barbeau Lavalette et de *La Ballade d'Ali Baba* de Catherine Mavrikakis, nous étudierons la représentation de la mobilité territoriale et la forme polyphonique des récits. Il s'agira de mettre en lumière la capacité des sujets de se mouvoir dans un espace où les variables de la connaissance et de l'interprétation du monde sont multiples et engagent la rencontre avec l'altérité.

Dalibor Žila (Université Masaryk)

Gabriel Marcoux-Chabot et sa *Scouine* revisitée : La réécriture moderne du roman d'Albert Laberge

Notre communication propose d'analyser la réécriture du roman *La Scouine* d'Albert Laberge (1871-1960), publié il y a plus de cent ans. C'est Gabriel Marcoux-Chabot, romancier québécois contemporain, qui a décidé de saisir l'histoire de ce livre classique des lettres de La

Belle Province et de lui donner un nouveau souffle. Dans notre analyse, nous étudierons les changements faits lors de la réécriture de ce roman en le comparant avec son modèle. D'une manière pareille, nous essayerons d'étudier les motivations de Marcoux-Chabot pour innover, enlever ou ajouter, certains éléments. Nous questionnerons aussi leurs effets aux lecteurs et si elles contribuent à une interprétation nouvelle, différente de celle du roman originel.